

leur vert d'eau? N'est-il pas absurde que le corps de la femme, pétri de souplesse et de charme, devienne cet informe "je ne sais quoi" qui, sous un instrument de supplice, rentre en avant, rebondit en arrière et rend très laborieux pour la suppliciée l'acte, pourtant assez naturel, de s'asseoir et de se baisser!

Ayez donc, pauvres opprimées, un bon mouvement de révolte; prenez les armes, secouez le joug, renversez les rôles, soumettez la mode à votre goût, pliez-la à vos caprices, redevenez des femmes coquettes avec prudence, c'est votre droit, c'est même votre devoir.

Appelez l'art à la rescousse, demandez-lui des parures qui, tout en constituant un genre, s'adapte à votre personnalité. Habillez-vous selon votre type, votre taille et vos formes, visez à l'harmonie et à la distinction. Rejetez l'anachronisme des temps païens qui vous ravale à un rang très éloigné du vôtre. Conservez votre jeunesse "très longtemps", mais pas "trop longtemps", c'est un grand art que de savoir fondre les choses et le temps. La nature, inimitable artiste, fleurit l'aubépine du printemps, colore les roses en été, donne au feuillage d'automne des teintes harmonieuses et blanchit les cimes en hiver. Chaque saison a sa beauté, conformez-vous aux leçons de cette impeccable éducatrice.



On vient de traduire en français un ouvrage qui a fait quelque bruit en Espagne: la "Psychologie de la mode". L'auteur, M. Gomez-Carrillo, y demeure éperdu devant les caprices de "ces petits êtres (nous, mesdames) dont l'unique souci, disait Dumas fils, est de s'habiller tantôt comme des sonnettes et tantôt comme des parapluies".

Il fait comprendre, sans grands ni gros mots, que la "vraie beauté est le dernier souci de nos contemporaines et

que la beauté, admise dans les cités modernes du luxe et de l'élégance, n'offre qu'un prétexte à toutes les fantaisies, celles qui deviennent obligatoires sous le saint vocable de Notre-Dame du Caprice..."

De saison à saison la mode accomplit des sauts brusques que ne fait pas la nature, car, dit M. Carillo, "c'est l'essence même des modes de ne jamais paraître ridicule tout en l'étant, et de s'imposer malgré leurs incommodités, leurs excentricités, leurs violences".

Ce qui amène un commentateur, M. Georges Grappe à dire: "Nulle remarque ne saurait mieux convenir aux costumes des élégantes de ce temps. Elles seules refuseront d'admettre cet axiome. Tout entières abandonnées à ce labeur écrasant, qui les occupe du lever au coucher, qui les tient—ces petits êtres si faibles!—des heures entières debout, à l'essayage, elles assument des tâches que refuseraient les plus robustes d'entre les hommes. Tel été, elles se chargeront de velours et de fourrures, au point d'étouffer de chaleur, même au repos. Elles porteront même, si la mode l'impose, des manchons. Tel hiver, sous prétexte de diminuer l'ampleur de leur robe, elles supprimeront tous les jupons, quitte à prendre le plus mauvais rhume. Elles risqueront tout à tour de tomber à cause d'une crinoline ou d'une robe entravée. Indépendantes jusqu'à la révolte, ces héroïnes se courberont avec ivresse, jusqu'au renoncement mystique, devant l'ukase du couturier ou de sa rivale. L'étoffe préférée qui suscite dans les thés fameux, les loges des grands théâtres, les salons et les soirées les plus fervents enthousiasmes sera raillée avec impertinence dès qu'un autre aura été lancée. Et les bijoux eux-mêmes, parures longtemps désirées, acquises à force de ruses ou de drames, seront regardés dédaigneusement dès le jour où une nouvelle mode les aura condamnés."

